



Il y a 20 ans, le terrible attentat

Il y a vingt ans, un terrible attentat terroriste avait ciblé notre journal. C'était le 11 février 1996 quand une bombe a soufflé le siège, emportant trois de nos confrères et nombre d'autres citoyens anonymes qui avaient la malchance d'être au mauvais moment et au mauvais endroit, la rue Hassiba-Ben-Bouali qui longe la Maison de la Presse Tahar Djaout à Alger. Vingt ans après, donc, les souvenirs douloureux de cette sombre journée ramadhanesque sont toujours vivaces parmi le personnel du journal, certes grandement renouvelé depuis, car, pour les gens de la presse, il n'est pas question d'oublier et de passer l'éponge sur cet épisode. A l'occasion, des rescapés et des témoins de cette tragédie ont bien voulu apporter leurs témoignages, pour nous replonger dans l'ambiance macabre de cette journée funeste et cultiver un esprit de mémoire pas du goût de certains esprits oublieux.

Naïma Yachir, journaliste au *Soir d'Algérie* : «C'était le chaos»

«Ce ne sont pas de très bons souvenirs tant ils sont là, toujours présents. Je me rappelle que ce matin-là, en plein mois de Ramadhan, le ciel était gris et très chargé. Je n'ai pas été au journal, car chef de rubrique Société, j'avais remis les pages du jour et je ne suis rentrée qu'en début d'après-midi. Je me rappelle que j'étais dans la salle de rédaction, en train de corriger les morasses à une heure du départ vers Sidi Fredj, où nous étions logés. A ce moment-là, Allaoua, le directeur de rédaction du journal, était venu me demander la remise impérative d'un papier qui devait paraître le lendemain. Il m'a un tout petit peu bousculée, lui demandant de m'accorder tout juste cinq minutes, le temps d'aller à la correction pour les ultimes correctifs. Juste après, il était allé vérifier le télex et Hamdane, un monteur du journal, que Dieu ait son âme, a eu juste le temps de lire les pages que je venais de lui remettre lorsque nous entendîmes la déflagration. C'était le noir le plus total, que je n'ai jamais vu de ma vie. Nous ne nous voyions plus et nous avions mal dans les oreilles. Nous ne savions pas ce qui venait de se passer, si c'était une bombe, ou autre chose. Nous voulions sortir mais nous ne retrouvions plus la sortie tellement tout était noir. Nous avons été un peu bousculés avant de nous retrouver dehors et là, nous n'avions pas vu les murs qui étaient par terre, c'était du noir, de la fumée incroyable. D'ailleurs, nous toussions et nous arrivions péniblement à respirer. Nous voyions les gens courir dans tous les sens, et nous commençons à

entendre les sirènes et puis nos collègues de la Maison de la Presse commençaient à venir. Je me souviens que Ahmed Anser d'*El Watan* était venu à ma rencontre et était pétrifié de me voir le visage tout noir, de la poussière et de la poudre sur tout mon corps. Puis après, je rebroussais chemin pour voir mes collègues. Et là j'ai vu les deux corps, ceux de Derraza et Dorbane dont on avait recouvert le visage ensanglanté avec un journal. Je me rappelle qu'on ne m'a pas laissé entrer et qu'un journaliste dont je ne me rappelle plus le nom et qui est actuellement en France, m'a fait sortir et m'a informée qu'il s'agissait d'une bombe. Il y avait là mes collègues, entre autres Toumiat et Nacer qui n'arrivaient pas à sortir du siège tant ils n'arrivaient pas à ouvrir les portes, d'autres qui étaient par terre. Après, c'était le chaos, horrible et on commençait à chercher après Allaoua Aït-Mébarek et Mounir Abi, ainsi que d'autres confrères. La standardiste Safia a été blessée. De l'autre côté, la police a interdit l'accès à tous les parents, les amis qui venaient pour avoir des nouvelles. Je me rappelle que la femme de Badreddine Manaâ, Soraya, suppliait les policiers de la laisser entrer en leur disant qu'elle était journaliste du *Soir*, et qu'elle voulait voir ses collègues de travail, mais en vain. Et à ma vue, elle m'a prise dans ses bras et m'a embrassée de toutes ses forces. Je lui ai dit que je n'avais pas vu Allaoua et que Derraza et Dorbane étaient morts. Nous avons alors éclaté en sanglots. Nous n'avons retrouvé Allaoua que le soir sous les décombres alors que Abi un peu plus tôt avant de l'évacuer à l'hôpital, tout méconnaissable.»

Ali Guissem, *El Watan* : «Nous croyions que c'était une éternité entre le souffle et la déflagration»

«C'était un jour de Ramadhan, on était sur le moment de partir à Sidi Fredj où nombre de journalistes étaient logés. On était pratiquement tous dans la cour de la Maison de la Presse Tahar-Djaout, chacun était affairé à faire les ultimes achats de la journée.

A un moment, j'étais allé chercher mes bagages et comme j'avais une voiture et souvent, je ne parlais pas seul, je prenais avec moi un collègue. Tous les journalistes prenaient de l'eau dans des jerricans, celle de Sidi Fredj n'était pas bonne. A mon retour à mon bureau, au dernier étage du bâti-



Photos : Samir Sid

sée l'explosion. Nous apercevions un journaliste d'*Alger Républicain* qui sortait des sanitaires, plein de poussière et dont nous ne voyions que les yeux.

Nous apprenions peu après que la bombe avait explosé juste derrière le journal *Le Soir d'Algérie*. Et comme par hasard, ce jour-là, nous discussions avec le défunt Allaoua Aït-Mébarek qui en était le directeur de la rédaction. Il nous avait habitués à une blague au quotidien et avait toujours une

de nombreux morts et de blessés, parmi notamment les passagers du bus qui passait là, tout près de la Maison de la Presse. J'étais, au moment des faits, journaliste au défunt quotidien *L'Opinion*, en train de rédiger un reportage sur une bombe qui a explosé au siège de la mairie de Bab-el-Oued, à Alger.

Nous n'avions pas entendu la déflagration, mais juste le souffle de la bombe qui passait à côté mais nous avions de la chance car le siège de notre journal était juste à côté de celui du *Soir d'Algérie* qui était en préfabriqué. J'imagine que s'il était en dur, l'édifice aurait cédé devant la force et la puissance de la déflagration.

Allaoua Aït-Mébarek, directeur de la rédaction du *Soir d'Algérie*, était, quelques instants avant l'explosion, avec nous dans les locaux de notre journal. Je me rappelle qu'à son départ pour rejoindre son journal, il nous promettait de revenir quelques instants après. Il était à peu près 14h45, 15h quand la bombe a explosé et il avait la malchance d'être au mauvais endroit et au mauvais moment. C'était la panique générale. En plus des journalistes morts, il y a eu beaucoup de blessés parmi le personnel du *Soir d'Algérie*, et un carnage sur la rue Hassiba-Ben-Bouali. C'est terrible de revoir le film de ce drame, de cette tragédie parmi d'autres que les Algériens ont eu à endurer à cette époque. C'était leur lot quotidien et tout le monde était exposé au risque fort d'y laisser sa vie quelque part et ce jour-là autour du *Soir d'Algérie*.

De retour de l'hôpital pour une blessure pas méchante, nous passions le temps à la recherche des victimes et je me rappelle que vers 20h, on cherchait encore le corps de Allaoua sous les décombres, qu'on a retrouvé à l'extérieur du siège et qu'on a reconnu à ses vêtements et ses effets personnels. Lui était juste à deux mètres du véhicule qui portait la bombe, à l'intérieur du siège du journal, en train de surveiller le télex.

Ce qui est terrible de voir, aujourd'hui, vingt ans après, c'est qu'on a la mémoire courte, on a oublié tous ces moments tragiques et on a passé l'éponge comme si de rien n'était. Que c'est douloureux et rageant de passer ces événements tragiques sous silence.»

Propos recueillis par M. Kebci



ment central de la Maison de la Presse, et à peine arrivé, j'ai croisé le caricaturiste Maz. Nous allions sortir ensemble, et dans les escaliers, nous entendions de loin un bruit de verre, un souffle et puis la détonation quelques instants après. Mais nous croyions que c'était une éternité entre le souffle et la déflagration. Nous ne savions pas de quoi il s'agissait exactement. Nous étions certes dans le bain des actes terroristes quotidiens tant il y avait presque chaque jour des bombes dans les rues d'Alger, mais nous ne nous attendions pas qu'il y ait une bombe dans la Maison de la Presse. Donc, nous avons pris du temps pour comprendre ce qui venait de se passer. Nous voulions savoir peu après le lieu de l'explosion et chacun courait dans son bureau pour voir. Et c'est à cet instant que nous nous apercevions qu'un morceau de mur de notre siège s'était complètement détaché de la bâtisse et était tombé sur la tête de Smail, un chauffeur du journal. Nous ne savions pas si d'autres bombes allaient exploser. Nous étions entre la vie et la mort.

Passé le moment de panique et de peur, nous étions descendus dans la cour pour voir où s'est pas-

chanson d'Aït-Menguellat dans la bouche. C'était quelqu'un de très estimé car il avait une pointe d'humour. Je me suis alors mis, comme tout le monde, à évacuer les blessés vers l'hôpital. Et ce n'est qu'après que les informations commençaient à nous parvenir. Une image qui avait retenu mon attention : Amina, une ex-judoka, et une autre jeune fille du service de secrétariat de rédaction de notre journal qui récitaient la *Fatiha* pour les nombreuses victimes des passagers du bus, sur la rue Hassiba-Ben-Bouali, qui longe la Maison de la Presse. Il y avait un carnage dans ce bus qui était de passage au moment de l'explosion. Et puis, nous apprenions la terrible nouvelle, le décès de Allaoua, de Dorbhan et de Derraza.»

Saïd Rabia, journaliste à *El Watan* : «Ce qui est terrible, vingt ans après, c'est qu'on a la mémoire courte»

«C'est un jour terrible, dramatique, pas uniquement pour la presse mais pour les gens qui étaient sur place, dans les environs parce qu'en plus des trois journalistes décédés et des blessés parmi la corporation, il y a eu

PENSÉE

Cela fait maintenant vingt ans, le 11 février 1996, que nous a quittés à jamais notre cher et regretté **Dorbhan Mohamed** lors de l'attentat de la Maison de la Presse, laissant derrière lui un immense vide et une peine incommensurable.

Le défunt était connu pour ses qualités humaines, sa bonté, son amour du savoir, son érudition, sa rigueur, son honnêteté, sa modestie, son humilité, son courage et son talent.

Mohamed était un homme très créatif, très intelligent et pluridisciplinaire.

Son souvenir demeurera toujours gravé dans nos mémoires et vivant dans nos cœurs.

En ce douloureux souvenir, la famille DORBHAN demande à tous ceux qui l'ont connu d'avoir une pieuse pensée en sa mémoire. Puisse Dieu le Tout-Puissant lui accorder Sa Sainte Miséricorde et l'accueillir en Son Vaste Paradis.

«A Dieu nous appartenons et à Lui nous retournerons.»

